

## Chapitre 11

### *La Frange Brillante des Nuages Noirs.*

Every cloud has a silver lining.

**L**es nouvelles vont vite. L'Amiral de Piétri m'accueille avec une remarque sarcastique sur l'affaire d'hier à New York. Je ne suis pas surpris, Simon m'avait prévenu. Un câble est arrivé sur le télégraphe du poste militaire, câble qui émane du bureau du procureur lequel relate l'affaire et confirme officiellement que je ne fais l'objet d'aucune poursuite. Il n'empêche, l'Amiral semble irrité.

- Je me demande si vous ne deviendriez pas plus new-yorkais que les New-yorkais, jeune Berdeille. Sachez que je ne prise guère les incidents qui vous mettent dans le cas de relever d'un procureur. Vous devriez arrêter de traîner dans les bas-fonds des ports. Racontez-moi donc en détail ce qui s'est passé en sortant de cette réunion sur laquelle vous me rendrez compte par la suite. »

L'exposé est assez long. Très narratif au début, il devient un entretien puis une orientation d'action assez générale mais qui sera précisée par la suite. L'Amiral est très intéressé par ce que je lui expose des réactions et orientations de nombre de représentants des forces économiques confédérées. Il est un peu surpris de découvrir que malgré les résultats jusqu'à présent assez « satisfaisants » de la campagne de Lee et des troupes confédérées en général, les « profiteurs de guerre » semblent jouer la carte de l'Union.

Je lui révèle une chose que je n'ai pas dite aux représentants des banques et des chemins de fer, à savoir que mon beau-père a d'ores et déjà commencé à investir dans le télégraphe et la production de fil de cuivre qui ne pourra à terme qu'être rentable. Il faut savoir qu'Aldebert qui a des relations décidément dans toute l'Amérique centrale et du nord suit de près les travaux d'un professeur de diction à l'université de Boston. Il s'agit d'un canadien né en Ecosse qui se nomme Alexander Graham Bell que l'on appelle généralement Graham Bell pour le distinguer de son père Alexander Melville Bell. Dès son plus jeune âge il s'est passionné pour les inventions nouvelles et il s'est mis désormais en tête de transformer le télégraphe en lui faisant transporter des sons au lieu de faire agir un cliquet à distance. Son assistant à Boston a même prétendu à Aldebert que Bell, qui passe le plus clair de son temps à apprendre à parler aux sourds et a d'ailleurs épousé une de ses élèves, cherche en fait à faire passer la voix humaine par le fil de cuivre. Le sifflement du télégraphe permettrait à un opérateur télégraphiste d'écouter son appareil au lieu de regarder l'aiguille de son récepteur pour reconnaître les traits et les points ce qui lui permettrait de noter plus vite les messages. Mais selon Bell, une fois mise au point la technique de transport du bruit de sifflement, il n'y aurait plus beaucoup de recherche à faire pour transmettre la voix humaine. Aldebert croit à cette perspective et sent bien que si Dieu lui prête vie pour voir cette merveille il en tirera forts bénéfices. Il est d'autant plus convaincu de réussir qu'un autre chercheur, l'Italien Antonio Meucci, est dans la course et travaille à New York sur le même sujet. Lui, c'est un spécialiste des effets de l'électricité qui après avoir travaillé à Cuba est arrivé à Staten Island en 1850, il y a donc treize ans.

Cette perspective intéresse fort l'Amiral qui m'apprend que l'on travaille aussi sur un projet analogue en France. En effet, depuis 1854 l'agent du télégraphe électrique Charles Bourseul en a posé le principe de fonctionnement. Mais les progrès sont lents pour trouver la façon de moduler le courant électrique afin de le transformer en sons. J'ai entendu dire que les recherches portent sur l'invention d'une sorte de tympan artificiel que ferait vibrer l'électricité. Mais encore faut-il trouver le moyen de transformer la voix en petits « morceaux » de courant électrique. Aldebert est fort confiant dans le fait que les

connaissances scientifiques ne tarderont pas à apporter des solutions fiables à ces problèmes de physique. L'Amiral est revenu, semble-t-il, à de meilleurs sentiments à mon égard. Il fait appeler Simon pour partager un gobelet d'Armagnac avec nous. La conversation a entièrement changé de tournure et fleurit bon les conversations de salon de la bonne société de France. L'Amiral est apparemment détendu et nous attendons l'heure de l'audience que l'Ambassadeur va m'accorder. Je n'ai rien demandé mais c'est M<sup>r</sup> Mercier qui tient à me recevoir. Un huissier se présente au salon de l'Amiral et nous le suivons jusqu'au bureau de l'Ambassadeur. Nous attendons dans l'antichambre mais presque aussitôt apparaît le chef de la diplomatie française à Washington. Après les salutations protocolaires, Mercier nous conduit à son salon d'accueil et nous fait asseoir l'Amiral et moi-même dans de confortables fauteuils club en cuir marron cloutés de laiton. Il s'agit de la nouvelle mode à Washington que semble avoir adoptée le maître des lieux.

Aussi curieux que cela paraisse, le diplomate se soucie moins des projets industriels que de l'ambiance générale en Caroline du Sud. Il faut dire que bien que le gouvernement soit installé en Virginie, la Caroline du Sud est un état phare dans la Confédération. Encore trop éloigné du front pour souffrir directement des combats, il reste celui d'où est partie la sécession. Et c'est au cours de mon point de situation que le représentant de la France en « Amérique du Nord » se met à s'intéresser aux réactions des hommes d'affaires de la Confédération des États d'Amérique vis-à-vis de l'après-guerre. Après une dernière question à laquelle j'ai répondu de mon mieux sur les relations entre les financiers des deux camps, Son excellence Mercier reste silencieux et pensif. Et puis il remarque comme en aparté mais en s'adressant apparemment à moi : « En fait, il semble que tout est prêt pour la reprise des activités financières et économiques dès que la guerre sera finie. Cette sécession ne serait qu'une sorte de grande émeute mais les acteurs essentiels de la vie économique sont prêts à reprendre leurs activités... »

Je respecte son nouveau moment de silence et puis il se tourne vers moi, franchement cette fois : « À votre avis, qui chez les rebelles va payer pour la rébellion ? »

- Je m'attends à ce que les planteurs qui auront persisté dans la possession d'esclaves, les miliciens anti désertion et, hélas pour eux, le Président et son entourage seront ceux qui paieront le tribut le plus lourd de l'occupation.

- Ne parlez pas d'occupation, Baron, vous semblez donner dans le discours des rebelles. Les troupes de l'Union sont les forces légales de Washington. La victoire acquise, elles seront à nouveau chez elles partout. Elles seront donc des forces de police. Nécessaires pour contrôler que tous les rebelles auront bien déposé les armes. »

Décidément, Mercier est bien un diplomate : cassant envers ceux qu'il considère lui être subordonnés, onctueux envers ses interlocuteurs à qui il ne peut imposer sa volonté. Seulement moi, je ne suis pas son subordonné. Que je sois porteur d'un passeport diplomatique relève de Paris et non de son bon vouloir. Dans ce Second Empire un Baron de noblesse ancienne a davantage de poids qu'un roturier ambassadeur de France dans un pays neuf quelles que soient les perspectives d'avenir dudit pays et de ce nouveau monde que j'apprends à aimer de plus en plus tous les jours. Cette réaction de caste est celle du microcosmos de Paris où les barons d'empire côtoient des aristocrates revenus aux affaires, lesquels sont plus attachés à l'ancienneté du nom qu'aux titres grandiloquents créés par Bonaparte devenu empereur. Et s'il faut jouer de cette carte un jour, je saurai le faire. Je ne crains donc pas vraiment M. Mercier et si je reste coi devant sa remontrance c'est que d'une part je ne relève pas les propos d'une girouette et que d'autre part je préfère la prudence du serpent au courage du lion. Tout vient à point à qui sait attendre. Lorsque Mercier apprend que je suis pressenti pour participer aux projets de mon beau-père, il tente d'objecter que je ne suis pas ici pour faire des affaires mais bien pour fournir du renseignement sur la Caroline du Sud pendant la guerre. Alors là je me permets de répondre.

- Excellence, auriez-vous à vous plaindre de mon travail sur ce plan ? La guerre ne sera pas éternelle. Elle pourrait bien se terminer avant que notre pays ait conclu ses opérations au Mexique. Il serait alors de prime importance de disposer de renseignement sur les mouvements de troupes par le chemin de fer et de disposer d'interceptions du télégraphe. En outre, les progrès techniques de cette nation qui renaîtra après la guerre et qui s'affranchit allègrement des règles de brevets lorsque ceux-ci sont déposés hors des États-Unis ne manqueront pas d'être une source d'intérêt pour notre gouvernement. Et si d'aventure on me retirait des comptes du ministère des finances auquel j'appartiens en tant que géomètre impérial, alors je me sentirais totalement libre de me conduire en États-unien ou en Confédéré selon ce que décidera le sort des armes. Ce qui ne m'empêcherait pas de revenir en France de temps en temps pour venir voir ma famille, car rien ne me forcera à abandonner ma nationalité qui est tout pour moi. »

L'Ambassadeur Mercier me regarde, interloqué. Jamais aucun ressortissant français ne lui a parlé aussi fermement, je pense. Puis il reprend son calme et me répond :

- Tout doux, Baron. Je vous rappelle qui je suis. Mais je me souviendrai de vous car pour des raisons qui m'échappent vous semblez bien en cour au Quai d'Orsay.

- Sans doute, Excellence, parce que je fournis régulièrement des rapports périodiques qui intéressent et le ministère des Finances et celui de la Guerre et celui des Affaires Étrangères.

- Vous avez une curieuse conception de l'ordre protocolaire des ministères...

- Sans les finances, aucun des deux suivants ne peut rien, sans celui de la Guerre, celui des Affaires étrangères est désarmé. J'appartiens à la fois à celui des finances comme géomètre du cadastre impérial et à celui de la guerre comme officier de réserve.

- Mais vous êtes ici sous mon autorité.

- Ici, c'est-à-dire à l'Ambassade de France, Excellence. »

Un silence glacial descend sur le bureau. Et puis Mercier se tourne vers l'Amiral. « Je vous remercie de votre visite, Amiral. Je vous rends votre... géomètre. » L'Amiral se lève précipitamment, rectifie la position et salue. Plus lestement je me suis levé vite mais sans donner l'air de me précipiter. Je salue Mercier d'un signe de tête et je sors en lui tournant le dos alors que l'Amiral sort à reculons, conformément au protocole.

L'Amiral de Piétri attend que nous soyons revenus dans le quartier du bâtiment réservé aux services de l'attaché militaire. Nous retrouvons Simon Casaubon. L'Amiral est devant moi aussi ne vois-je pas son visage. Le regard de Simon va de l'Amiral à moi puis l'attaché militaire déclare d'une voix enjouée : « Allons dans mon bureau et dites au quartier-maître de m'apporter une bouteille de ce champagne arrivé il y a deux mois. »

Tandis que nous savourons ce vin de France l'Amiral raconte notre entretien avec Mercier. Ma sortie insolente semble lui avoir plu. Depuis la dernière fois qu'il m'a reçu, l'Ambassadeur Mercier a changé de vues sur les relations entre la Confédération des États d'Amérique et l'Union. Il hésite sur la conduite à tenir, ses rapports mensuels sont incohérents d'un mois sur l'autre. Avec le service postal assuré par des vapeurs de ligne, le courrier est désormais rapide. Mais il faut toutefois environ deux semaines pour qu'un pli parti de l'Ambassade parvienne à son destinataire au Ministère. Si l'Amiral envoie des courriers cohérents sur la situation militaire c'est qu'il tient compte de cette réalité dans sa rédaction qu'il laisse toujours une porte ouverte à un changement d'interprétation des faits relatés et qu'il en avertit le Ministre de la Guerre. Ainsi ses rapports sont-ils une sorte de feuilleton dont on attend les rebondissements. J'apprendrai plus tard que les rapports diplomatiques de l'Ambassadeur sont d'autre nature, marqués par des conclusions assurées qui s'avèrent en fait des moins fiables, et souvent sur des sujets importants. Il y a presque un an, le 15 octobre 1862, Édouard Drouyn de Lhuys a remplacé M. Thouvenel comme Ministre des Affaires Étrangères. Il a conservé en poste Henri Mercier mais d'après une lettre de mon Oncle,

l'ambassadeur actuel aurait fait son temps et le nouveau ministre lui chercherait un successeur. M<sup>r</sup> de Luys a déjà été Ministre des affaires Étrangères trois fois, dont pendant la Guerre de Crimée. Il a rendu son portefeuille après la Conférence de Vienne mais le voici revenu au Quai d'Orsay, et à nouveau pour traiter d'une guerre car la guerre américaine dite « civile » par les yankees a tous les aspects d'une vraie guerre. Autant dire que cet homme d'expérience n'a que faire des avis d'une girouette, ou plutôt d'un pennon. La girouette tourne avec le vent, le pennon frétille au hauban et est encore moins constant que la girouette. Mercier n'est donc qu'un pennon et n'a de fait pas plus de consistance que ces rubans de couleurs que l'on accroche aux haubans pour mieux voir les écoulements de l'air le long des chutes de voiles. Cette inconstance du diplomate irrite au Quai d'Orsay, donc, mais surtout rend difficile le travail des différents employés de l'Ambassade qui ne savent pas au moment où ils se mettent à exécuter une tâche exigée par le maître des lieux si icelui de va pas changer d'avis sur qui ressemble souvent des coups de tête. Jusqu'à présent Monsieur Mercier me



*Le ciel de Washington roule des nuages menaçants poussés dans l'air glacial par un vent aigre.*

semblait pourtant quelqu'un de fiable. Mais sous le sceau de la discrétion, les deux militaires me font comprendre que depuis le changement de Ministre, son Excellence se laisse aller plus que de raison au plaisir d'expertiser les différentes liqueurs de grain que l'on produit dans cette partie du Nouveau Monde. Je comprends mieux son comportement et la tension qui semble troubler l'Amiral lequel est son attaché militaire. Pour moi, jusqu'à son départ je crains fort que le ciel ne soit encombré de gros nuages noirs. Mais cela ne m'inquiète pas outre mesure. Le ciel de cette fin d'après-midi me rassure tandis que nous sortons pour monter dans la voiture qui va nous conduire chez l'Amiral. De gros nuages noirs ne peuvent cacher complètement la lumière qui les ourle de clarté illustrant ainsi ce proverbe anglais qui dit : « *Every cloud has a silver lining.* », c'est-à-dire : « À tout nuage sa frange de lumière », belle image qui dit en gros qu'après la pluie vient le beau temps ou que toute situation qui paraît sombre contient une lueur d'espoir. Le ciel de Washington roule des nuages menaçants poussés dans l'air glacial par un vent aigre. Mais un liseré éclatant entoure chacun d'entre eux, illuminés qu'ils sont de derrière par le soleil d'un automne qui sent déjà l'hiver.

Nous ne parlons plus de service une fois arrivés chez l'Amiral. La soirée est fort agréable et le lendemain je me rends en voiture au poste de police que commande Eamon Kirkpatrick pour ma tournée officielle au Département de la guerre, justification officielle de

mon déplacement au nord du Potomac. Simon retourne à l'Ambassade tandis que, pris en compte par la police municipale de Washington et accompagné d'un adjoint d'Eamon, je me rends non au ministère mais directement à la Maison Blanche. C'est là dans une salle de réunion située au rez-de-jardin que je rencontre le fonctionnaire en charge du service de santé de l'armée. Je le trouve plus amène que ce à quoi je m'attendais. Nous échangeons des considérations sur le service de santé en campagne mais je dois dire que rien de nouveau ne sort de cette entrevue. Je n'avais rien de nouveau à offrir et lui rien ni à offrir ni à demander. Le service d'ambulance des yankees a fait de gros progrès, en particulier avec la mise en circulation de voitures spécialement dédiées à cette fonction et la mobilisation de médecins et d'infirmiers à proximité des zones de combat. Les progrès que l'on constate aujourd'hui doivent tout à deux facteurs : la pression de l'opinion publique et la détermination du Docteur John Letterman, le Médecin en Chef de l'armée du Potomac. Il a mis au point un service d'ambulance avec du matériel dédié et insaisissable par les officiers des forces combattantes. Cela a été un combat de tous les jours pour obtenir le budget mais Mme Lincoln, relayant les demandes pressantes des familles de soldats engagés dans les combats, a attiré l'attention du Président qui a rendu un arbitrage en faveur de l'organisation prônée par Letterman. Nous n'avons plus grand-chose à nous dire, mais en se rendant compte de ce que je me passionne pour ce service de santé qui est enfin opérationnel, mon interlocuteur me propose une visite à l'hôpital Harewood situé à proximité de la ville pour y assister à une séance d'instruction des infirmiers d'une unité du bataillon de zouaves de New York. Cette unité doit rejoindre à la fin du mois son bataillon au front pour être répartie dans les compagnies. J'accepte avec empressement d'autant que je dispose de presque trois heures avant mon déjeuner privé chez les Lincoln. On renvoie la voiture de police qui reviendra me prendre après le déjeuner à deux heures et demie précises devant la porte de la grille Est. Après environ quinze minutes de route vers la 7<sup>e</sup> rue, nous arrivons à la ferme Corcoran. Située dans un immense terrain qui a été selon toute apparence maraîcher, l'hôpital est composé des bâtiments de la ferme entourés d'une centaine de tentes toutes dotées d'un poêle et, d'après ce que je puis voir, de planchers. À notre arrivée, nous longeons une colonne de chariots d'ambulance, neufs ou rénovés, qui attendent dans le calme un ordre de déplacement. Mon cicérone me précise que le nombre de tentes va encore augmenter parce que cet hôpital est situé près de la Maison du Soldat, établissement qui offre distractions et services aux soldats qui sont loin de leurs familles.



*Chariots d'ambulance, Harewood Hospital, automne 1863.*



Nous avançons jusqu'au près du bâtiment principal mais comme nous sommes tout de même limités par le temps, mon accompagnateur me propose de nous rendre directement sur le lieu d'entraînement des infirmiers qui préparent une démonstration de leur savoir-faire au Président Lincoln lui-même. J'accepte bien évidemment de bonne grâce et nous arrivons en pleine séance. Des infirmiers relèvent les blessés et les morts en notant soigneusement sur un manifold les informations habituelles. D'autres opèrent une sélection des priorités d'évacuation en fonction des blessures apparentes et d'autres enfin brancardent les blessés prioritaires.



*Unité sanitaire de Zouaves de New York à l'instruction  
Harewood Hospital, automne 1863*

Lorsque je me remémore ce qui se passait sur les champs de bataille du début de la guerre, je ne puis que constater que les yankees ont fait beaucoup plus de progrès que les dixies. Cela ne réduit pas le nombre des victimes de cette guerre stupide, pourtant. Et ici aussi, ce sont les associations de bienfaisance qui ont encore tout le mérite de forcer les autorités militaires à prendre en compte sérieusement le sort de blessés qui se font casser la tête pour une cause qui leur échappe. L'exercice est terminé. Les morts et blessés se relèvent et, sans un regard pour nous, ils rangent le matériel dont ils se sont servis aidant leurs camarades infirmiers à remettre l'ambulance en ordre.

Il nous reste encore un peu de temps et mon guide me propose de nous rendre dans une salle où reposent les blessés qui ont été soignés. J'accepte, n'ayant pas peur d'affronter le triste spectacle de ces braves gars qui au lieu de travailler leur terre ou de faire leur travail d'artisan se trouvent par la stupidité de leurs chefs politiques à souffrir sur des lits de douleur.

Au moins ici, quelques médecins et infirmières leur apportent-ils un peu de réconfort.

Si j'avais su ce que j'allais voir, je me demande si j'aurais eu le courage d'accepter cette visite. Mais après tout, il faut aller jusqu'au bout de l'horreur pour pouvoir ensuite témoigner de ce qu'il faut éviter à nos descendants. La voiture se met en route, conduite par le cocher nègre en uniforme du service de santé de l'armée. J'en profite pour demander à mon guide son statut exact car pour le moment je ne sais même pas son nom.

- Je suis Mike Herbert Gladiew, agent contractuel au département de la guerre pour la durée de cette affaire. Je suis pharmacien de métier et je touche ici un traitement qui correspond à une solde de capitaine de l'armée. Je dispose pour vous conduire d'un équipage de la direction du service des ambulances de l'armée du Potomac. C'est le Docteur Letterman lui-même qui m'a confié la mission de vous faire visiter un hôpital de l'Armée du Potomac. »

Notre voiture avance au pas de son cheval, évitant de déranger les convalescents qui claudiquent avec leurs béquilles ou qui avancent courbés sur leur bras en écharpe, le visage tendu par les douleurs latentes. Un boguet conduit par un cocher nègre est en attente devant le bâtiment principal. Une voiture rutilante et de très bonne facture.

« Tiens, le Président et Madame sont de sortie » remarque Gladiew d'un ton neutre.

- Le président ? De quelle société demandé-je, pensant à une œuvre de bienfaisance.

- Abraham Lincoln en personne accompagné de son épouse. Puisqu'il a pris son boguet personnel et non une voiture de la Maison Blanche.

- Mais il sort donc sans escorte !

- Je ne pense pas. Il doit avoir des policiers en civil avec lui pour les déplacements. D'ordinaire, depuis Baltimore, il est escorté de policiers à cheval. Il doit être en visite des blessés. »

Arrivé à hauteur de la voiture des Lincoln, le cocher oblique à droite suivant un itinéraire visiblement fréquenté. Et là, horreur ! Nous sommes devant une grande fosse commune où s'entassent des membres coupés. « C'est là que sont enterrés les restes d'amputations, Baron. » Je ne dis rien, parce que je sais que c'est indispensable de se débarrasser de ces reliques effroyables de la souffrance des soldats.



*Deux soldats noirs en manteau d'hiver...*

Deux soldats noirs en manteau d'hiver vident d'une brouette deux jambes qui en rejoignent d'autres fraîchement déposées. Une odeur fade et entêtante monte de la fosse. En bon pharmacien, Gladiew fronce le nez et commente froidement : « On a amputé quelques gangrenés, apparemment. » et il continue :

- Eh oui, mon cher ! Il faudrait que quelques politiciens et généraux viennent dans des hôpitaux comme celui-ci pour qu'ils comprennent les sacrifices qu'ils demandent à notre jeunesse. Ils tuent les forces vives de notre nation. La vision de ces quelques dizaines de livres de boucherie sans nom les ferait peut-être réfléchir.



- Les généraux savent tout de même ce que c'est que la mort. Il en meurt régulièrement sur les champs de bataille.

- La mort, je m'en moque. C'est notre devenir à tous. Ce sont ces blessures horribles, ces amputations, les interminables agonies au fond de lits crasseux de sanies que je voudrais qu'ils voient de près. La puanteur des estomacs ouverts, du sang qui coagule, de la gangrène qui ronge, c'est ce parfum-là que je voudrais que nos politiciens aient dans le nez pour toujours, pour qu'ils ne puissent plus humer avec délices le suave arôme d'un cognac français ou d'un fin whisky écossais. Que cette puanteur les poursuive partout et qu'au jour du Jugement, le Grand Architecte leur rappelle que cette puanteur n'est rien à côté de celle de leur âme avant de les jeter se purifier pour l'éternité dans les flammes de l'Enfer.

Quant à nos généraux, lorsqu'ils connaissent l'hôpital, c'est dans une chambre individuelle et en bénéficiant des soins les meilleurs. Et comme les soins les meilleurs de la médecine américaine actuelle, ce n'est pas grand' chose, il en est qui finissent par mourir et ceux-là ne reviennent pas pour dire non aux politiciens. Ceux qui en réchappent sont de toute façon réformés et n'ont plus la parole. Parole qu'on leur confisque en les choyant en leur donnant le statut de héros de la Nation. Tenez, Baron, je préfère me taire pour éviter la cour martiale. Nous voici arrivés dans une salle neuve de cet hôpital. »



*Harewood Hospital, automne 1863.*

Première surprise agréable en entrant, il y fait relativement chaud, ensuite, un rayon de soleil a percé les nuages et entre par toutes les fenêtres. Les blessés qui le peuvent sont assis et habillés. Manifestement ces militaires attendent une visite. Bien sûr, Gladiew a raison, ce sont les Lincoln. J'en arrive à me demander si ma visite en même temps que la leur est vraiment le fait du hasard. Nous parcourons la salle sous le regard inquisiteur de ces hommes atteints dans leur chair et soudain, du fond d'un lit j'entends une voix qui m'interpelle dans un français approximatif. Je m'approche. Je ne connais ni ce visage ni cette voix. C'est un blessé yankee qui a assisté à un retour de blessés de l'Union depuis un hôpital de Virginie et qui m'avait remarqué aux côtés des autorités médicales yankee. Il avait aussi remarqué Hélène,



puisqu'il me demande de ses nouvelles avec un fort accent hollandais. Du coup je m'assieds sur le tabouret près de son lit. Je lui explique que nous avons eu un fils et je lui demande de quelle blessure il souffre. Il espère qu'on lui sauvera sa jambe de la gangrène qui ne s'est pas encore installée. Une mauvaise fracture, au repos, en descendant d'un chariot. « Ce n'était même pas au combat, Monsieur le Baron. » Intrigué par cette connaissance de mon titre français et sa capacité à parler ma langue, je lui demande de quelle origine il est. C'est un Flamand du nouveau royaume de Belgique. Il sait donc faire la distinction entre un baron et un comte, et il semble attaché à l'idée de monarchie. Je reste à parler avec lui de choses et d'autres et puis vient le moment de lui donner sa dose de laudanum. Je fronce les sourcils et lui demande de me montrer sa jambe. On lui donne du laudanum parce qu'il souffre mais je me demande pourquoi une fracture le fait souffrir si elle est réduite convenablement et bien attelée. J'exprime mes doutes à Gladiew.

- Vous avez raison, je vais immédiatement consulter un des médecins. »

Il en trouve un qui prend un peu de repos, ce qui est des plus humains avec le rythme d'activité qui est le sien. Il arrive aussitôt et commence par me regarder d'un œil torve et puis son attitude change et il a un large sourire.

- Vous êtes bien le médecin français qui a permis le rapatriement de plusieurs blessés depuis des hôpitaux des rebelles, non ? Et vous êtes même venu avec votre épouse qui est de Charleston ?

- À ceci près que je ne suis pas médecin. Toutefois, j'ai de ma courte carrière militaire et de par ma famille quelque connaissance de votre art. Et c'est pourquoi...

- Je vais tout de suite voir cette fracture. »

Il enlève la bande de tissu qui immobilise la jambe. Il siffle d'étonnement. « Ah oui, vous avez raison, Docteur » me dit-il « Oui je sais vous n'êtes pas médecin. Mais je vous remercie de m'avoir alerté. Je vais faire revenir le rebouteux, et cette fois je vais le laisser poser l'atèle. Mon garçon, tu peux remercier Monsieur de Berdeilhe mais cette fois tu ne souffriras pas trop parce que le déplacement est minime. » Le médecin appelle le chef de salle qui a déjà fait envoyer chercher le rebouteux. Je vois arriver un grand noir qui se précipite. Il parle avec un accent du sud-est et pourrait bien être Carolinien. Il se penche sur la jambe avec précaution, aidé par un infirmier militaire blanc, il place une planche de quelques millimètres d'épaisseur et d'une dizaine de centimètres de largeur sous la jambe blessée entre le poplité du genou et le tendon d'Achille ensuite, avec une douceur surprenante pour les grosses mains qui sont les siennes, il remet le péroné blessé en place. Le blessé serre les dents sur le chiffon propre qu'on lui a fait prendre dans la bouche. Ensuite, le rebouteux pose sur la jambe une coquille en osier qui ressemble à une chistera mais aux deux bouts ouverts et avec des trous dans le tressage. Et il demande de charpie de coton que lui passe l'infirmier au fur et à mesure. Il opère depuis quelques minutes quand Gladiew m'entraîne vers une autre partie de la salle, derrière un rideau. J'aurais bien aimé voir travailler le rebouteux noir jusqu'au bout. J'ai bien vu que l'infirmier porte sur son avant-bras, comme un garçon de café parisien son torchon blanc, plusieurs lanières de coton de différentes longueurs de d'un pouce de large environ.

Gladiew me précise que là où nous allons se trouve un brûlé à la suite d'une explosion de chaudière sur la machine fixe d'un toueur qui fait franchir à un bac une rivière ou fleuve. Il est horriblement brûlé au visage et est sous traitement avec un onguent préparé dans une pharmacie tenue par un juif de Boston qui a délégué son assistant, un nègre de Virginie mais qui a aussi habité en Caroline du Sud.

- Où cela, m'inquiète-je.

- À Charleston, mon cher. C'est parce qu'il m'a parlé de la plantation Toppenot et de vous et votre épouse que j'ai fait tout mon possible pour vous rencontrer.

- Alors votre blessé est en de bonnes mains, si c'est Gidéon qui le soigne avec de l'onguent de Me Shlomo Kahana. Le monde est petit, tout de même.

- Le monde est petit, si on veut, mais Dieu est grand et aide les hommes de bonne volonté. Nous voici arrivés faisons silence. »

Je m'attendais au pire mais pas à cela. Rien n'est pire que l'attente du pire, dit-on, mais là, je reste sans voix.



*On dirait que l'homme est sorti d'un four...*

On dirait que l'homme est sorti d'un four où il aurait été rôti extérieurement. Il respire calmement et ses narines ne sont que partiellement obstruées. De temps en temps se lèvres s'entrouvrent et je me sur alors que ce n'est pas sa peau que je vois mais bien l'emplâtre d'onguent qui doit le soigner. Derrière moi, j'entends la grosse voix de Gidéon qui me dire, presque joyeux : « Monsieur Pierre-Hubert, que ça fait plaisir... »

Nous nous embrassons chaleureusement. Il me dit sa joie de me revoir et me dis qu'il doit rester encore pour changer l'onguent et le remplacer par une nouvelle couche. Gladiew et moi sortons pour aller attendre hors du bâtiment l'assistant de Maître Kahana. Gladiew, une fois que nous sommes dehors, allume un cigare de Virginie et en savoure le fumet délicieux. « Vous savez, dit-il en exhalant une volute d'arôme venu du pays de Robert E. Lee, entre le rebouteux et le potard du juif Kahana, cet hôpital doit beaucoup aux nègres. Il faudrait que les rebelles comprennent cela.

- Il y a longtemps que ceux qui pensent en sont parfaitement conscients. Et croyez-moi, quand la famille Kahana et Gidéon sont partis pour Boston, leur manque a été ressenti dans toute la « bonne » société de Charleston. Cette guerre a sans doute l'abolition comme raison officielle, mais elle est surtout due à un décalage croissant entre deux conceptions de l'évolution des États-Unis et surtout sur l'interprétation par les uns et les autres des termes de la Constitution. Nombre sont les chefs militaires d'une part et politiques d'autre part qui se connaissent bien et qui parfois s'estiment. Si Robert Lee commande l'Armée de Virginie, c'est parce qu'il a refusé de prendre le commandement que le gouvernement de Washington lui offrait et il a refusé pour éviter à son pays, la Virginie d'être envahie par les gens envoyés par Washington. Quant à Abraham Lincoln et Jefferson Davis, ils sont de cultures différentes parce que Davis est un militaire et Lincoln un avocat, mais ils se connaissent bien et

s'estiment. Les deux me l'ont dit. Seulement Davis a été mis à son poste parce que les sécessionnistes avaient besoin d'un militaire et Lincoln doit durcir sa position parce qu'il lui faut absolument restaurer l'unité de la nation. Et sur l'esclavage les deux ont des positions très proches. Comme Lee, les deux présidents sont abolitionnistes. Davis est un militaire et il connaît bien la façon dont les planteurs français ont passé le gué de l'abolition, avec finalement une nette amélioration de la comptabilité des plantations. Et comme Lincoln, Davis et Lee ont des préoccupations morales de bons chrétiens qui les poussent à la manumission. Que faire de plus beau aux « plus petits d'entre nous » que de leur rendre une liberté dont ils n'auraient jamais dû être privés.

- Que voulez-vous dire par les « plus petits d'entre nous » ?

- Matthieu 25-40 « ... Dans la mesure où vous l'avez fait à l'une de ce plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait ». Gladiew me regarde avec une sorte de stupeur. « On m'avait dit que les catholiques ne lisent pas la bible, me dit-il.

- Il s'agit de l'Évangile de Matthieu, Mike. Tous les catholiques sont censés lire l'Évangile. Et chez moi, malgré les prescriptions de l'Église de Rome<sup>1</sup>, nous lisons aussi l'Ancien Testament.

- Il n'empêche que Davis, tout protestant qu'il est, n'abolit pas l'esclavage.

- Il se heurte à l'entêtement de planteurs et de propriétaires miniers rétrogrades, mais la manumission pour les volontaires à l'engagement dans l'armée, la suppression de la taxe de manumission, tout ceci constitue une cause de l'accélération de l'affranchissement des esclaves. Je reste persuadé que les États sécessionnistes étaient sur le chemin de l'abolition mais que cette guerre stupide a radicalisé les positions et que nous avons fait un grand pas en arrière sur ce sujet. Mais si la Confédération est défaite et que les gens de l'Union appliquent le principe de *vae victis*, alors il sera très difficile de faire s'estomper les séquelles de cette affaire. Trop de sang a coulé et cela n'est pas fini. »

Mike et moi restons silencieux un moment. Il semble songeur et puis il secoue la tête et éteint ce qui reste de son cigare. Nous rentrons dans le bâtiment et croisons un blessé en uniforme, le « bummer » sur la tête. Il a un regard illuminé lorsque nous franchissons le seuil mais aussitôt la déception se peint sur sa figure. Nous ne sommes visiblement pas celui qu'il attendait. Nous passons l'entrée. Elle donne dans cette partie du bâtiment séparée de la grande salle par un rideau et où se trouve, dans une sorte de sas en toile, le brûlé dont s'occupe Gidéon. Il semble que cette sorte de petite chambre qui contient deux lits soit réservée à des malades à isoler des autres, mais je ne pose pas de question. Je remarque qu'il règne dans ce bâtiment un silence à peine troublé de temps en temps par un soupir. Les lits de la division de la salle où nous nous trouvons sont vides et prêts à accueillir d'éventuels patients. L'homme au « bummer » s'anime soudain et nous nous retournons. Je ne puis me tromper, c'est bien le Président Lincoln qui vient d'entrer. L'homme se précipite vers lui, en s'appuyant sur une chaise pour ne pas chanceler.

- Maître Lincoln ! Pardon, Monsieur le Président ! Que je suis heureux de vous revoir depuis ces années.

- Monsieur Wilkins. Je savais que vous étiez ici et que je vous rencontrerais à l'occasion de ma visite. C'est votre sœur qui a indiqué à Mary que vous aviez été blessé et que l'on vous a transporté à Harewood.

- Monsieur le Président, vous êtes venu me voir à l'hôpital comme vous êtes venus me voir en prison. Vous n'avez pas oublié mon nom...

---

<sup>1</sup> À cette époque, on interdisait aux catholiques de lire l'Ancien testament sans avoir été instruit sur la manière de le faire. C'est pourquoi, parmi les laïcs seuls quelques diacres étaient autorisés à le lire. Il a fallu attendre le XX<sup>e</sup> siècle et en particulier le concile Vatican II pour que la lecture de la première partie de la Bible soit « libre ». Ce qui n'empêchait pas nombre de catholiques de lire toute la Bible bien avant le Concile.

- Comment pourrais-je oublier votre nom ? Vous savez bien quel a été notre combat pour vous éviter la corde et ensuite pour vous faire libérer puis enfin réhabiliter.

- Vous m'avez sauvé la vie et ces salauds de rebelles ont failli me la prendre. Et maintenant vous revoici.

- Vous savez, *nous* avons sauvé votre vie à l'époque, parce que vous étiez innocent du crime dont on vous accusait. Et c'est surtout pour cela que nous avons réussi à vous sortir de là. Mais passons sur cette aventure qui reste pour moi un très bon souvenir. Votre sœur n'a pas su me dire quelle est la gravité de votre blessure...



*L'homme se précipite Lincoln en s'appuyant sur une chaise...*

Nous laissons le Président en tête à tête avec celui qui manifestement a été l'un de ses clients lorsque le Lincoln exerçait encore sa profession d'avocat et nous continuons vers la cellule de toile où opère Gidéon. L'assistant de Me Kahana a presque fini de recouvrir le visage torturé avec de l'onguent frais. Je nous annonce et Gidéon me parle en français. « Je suis satisfait. La peau commence à se reconstituer. Mais elle est encore trop douloureuse pour que le blessé puisse parler normalement. Il m'a dit à voix basse qu'il a vu de la lumière entre ses paupières. Mais il nous faut encore attendre pour savoir si ses yeux ont été atteints. Je suis ici pour encore un peu de temps, à mon avis. Dès que le patient sera transportable, je le conduirai à Boston. Maître Kahana va voir une tâche plus que lourde. Mais son fils et lui travaillent sur les soins aux brûlés depuis que nous sommes arrivés à Boston. Là, paradoxalement, si les brûlures sont assez profondes en certains endroits, le fait que ce soit dû à de la vapeur et non l'eau de la chaudière a évité l'action des produits qui visent à réduire l'entartage. Il reste le souci des yeux, mais comme il portait des lunettes de protection en verre, je conserve bon espoir sans le lui avoir dit pour ne pas le décevoir s'il devait rester aveugle. »

Nous prenons congé de Gidéon et je le charge de bien des choses pour la famille Kahana dont il ne m'a pas donné de nouvelles faute de temps. Nous traversons le rideau de séparation pour rentrer dans la grande salle et rejoindre la porte située à l'autre bout du bâtiment où nous attend notre voiture. Seuls les lits de l'autre bout de la salle sont occupés. Il reste en attente quelques blessés habillés, assis sur leurs tabourets, silencieux et moroses. La salle sent bon la créosote dont les infirmiers badigeonnent les bois de lit pour en éliminer les punaises. Nous passons entre les blessés, assis ou couchés en les saluant d'un signe de tête. Certains répondent de la même manière, d'autre restent le regard dans le vide. Derrière nous on entend l'arrivée précipitée de quelqu'un qui ne souhaite pas courir. Il s'agit apparemment d'un policier habillé en bourgeois qui se hâte pour nous rattraper.



Il s'enquiert de notre identité et me dit que Lincoln tient à me rencontrer juste après sa visite aux militaires hospitalisés dans cette salle. Cela prend une bonne vingtaine de minutes parce qu'il reste un peu avec chacun de ceux qui sont en état de parler. Il arrive enfin à notre hauteur en compagnie d'un médecin militaire qui lui sert de guide, je suppose.

- Monsieur le Baron, je suis ravi de vous rencontrer ici. J'ignorais que cette visite fût prévue dans votre emploi du temps de ce jour. Mary m'accompagne. Nous allons très bientôt retourner à la Maison Blanche pour y être assez tôt pour pouvoir vous accueillir. D'ailleurs... » Il se tourne vers Mike Gladiew : « Je pourrais, si vous n'y voyez pas d'inconvénient prendre le Baron de Berdeilhe dans ma voiture et ainsi vous libérer. »

Je me garde bien de prendre parti. Le pharmacien semble se satisfaire de cette solution. Et le Président prend congé des blessés. Devenu mon guide, il me prend par le coude et nous sortons du bâtiment. À la lumière, je le trouve fatigué et vieilli. La voiture, un boguet qui doit être bien agréable l'été, nous attend avec un cocher noir en uniforme que je n'identifie pas. Mme Lincoln est déjà à bord. Il n'y a que deux places sur la banquette aussi Lincoln me demande-t-il de bien vouloir monter sur le siège à côté du cocher. À l'occasion d'un arrêt sur le trajet je me retourne pour faire un tour d'horizon, en profitant pour jeter un regard aux deux personnes les plus en vue de l'Union des États Américains. Tant Mary que le Président ont vraiment vieilli depuis la dernière fois que je les ai rencontrés. Ils ont le visage ridé, le Président a maigri et il a la cravate desserrée. Manifestement, cette visite à l'hôpital les a encore marqués un peu plus.



*Tant Mary que le Président ont vraiment vieilli. Ils ont le visage ridé...*

En raison d'un afflux de voitures d'ambulance, notre cocher mène son cheval au pas. Je suis quand-même inquiet de voir le couple Lincoln se risquer en ville en voiture découverte. Il serait si facile de s'en prendre à eux ne fût-ce qu'en leur tirant dessus. Tandis que nous nous approchons de l'entrée de l'emprise de l'hôpital, je regarde tout autour de nous et le cocher me demande si je cherche quelque chose ou quelqu'un. Mais j'aperçois soudain à quelque distance plusieurs cavaliers en bourgeois mais qui ont des armes dans des fourreaux de selle et sans doute sous leurs manteaux amples. Me voici rassuré.

Les rues de Washington sont vides et nous arrivons rapidement à la Maison Blanche. Nous parcourons le hall pour nous rendre à la salle à manger privée que je connais déjà quand un huissier se présente, une enveloppe posée sur un plateau en étain rutilant. Les Lincoln se refusent à utiliser les plats en argent pour la vie de tous les jours. Le président prend l'enveloppe et entraîne l'huissier à part en nous faisant de la main gauche le signe de nous

arrêter. Un court conciliabule entre les deux hommes et le président revient vers nous et prend Mary par le bras. Je marche derrière par déférence mais Lincoln me fait signe de venir à sa gauche. « Je vais vous faire lire le genre de libelles qui me parviennent de mes "amis" ; c'est édifiant. Mais attendons de nous trouver seuls Mary vous et moi ». Dans la salle à manger Lincoln ouvre l'enveloppe écrite en papier fort la lit en hochant la tête et me la tend. Le « conseil d'ami » – l'auteur anonyme ne précise pas « qui vous veut du bien » mais c'est du même tonneau – est une sorte de menace de mort pour le cas où le Président continuerait à recevoir des émissaires des rebelles.

- On m'espionne depuis l'intérieur de la Maison Blanche, Pierre-Hubert. Les ultras ne me facilitent pas la tâche. Alors que mes nouveaux généraux se mettent à remporter toujours plus de succès contre les confédérés, les plus acharnés de mes « amis » me trouvent encore trop mous. Ils me reprochent que mon but soit la réunification assortie de la disparition de l'esclavage de toute la nation mais aussi la reprise de la vie harmonieuse avec ceux qui se sont égarés dans la sécession derrière des chefs dévoyés.

- Le président Davis connaît de son côté des difficultés analogues.

- Jeff les a bien cherchées. Qu'est-il donc allé prendre la tête de cette prétendue confédération ?

- Il pensait bien faire en s'opposant à ce que de plus en plus de gens parmi les Dixies considéraient comme une « insupportable ingérence de Washington dans la vie des États de la Nation. » Et la loi de manumission pour les volontaires au service dans l'armée n'a rien arrangé pour lui. Les « ultras » de la Sécession et du maintien de l'esclavage sont hystériques.

- Que ne vient-il pas à résipiscence ! Il suffirait de faire cesser cette stupide rébellion contre la capitale fédérale. Mais les discussions diplomatiques ne conduisent à aucun progrès. La junte de Richmond est arc-boutée sur des positions indéfendables.

- C'est ce que disent les parlementaires du Département d'État confédéré à propos des positions de vos négociateurs. On m'a rapporté que la proposition de n'abolir l'esclavage que par étapes...

- C'est hors de question. A-t-on procédé par étapes dans les colonies françaises ? Non. Certes il y a eu des retards dans l'application mais le gouvernement de votre république a réagi contre les réticents par des mesures fermes. Comment peut-on garder sous le joug de l'esclavage ces pauvres gens alors que la loi d'abolition serait adoptée ?

- Je vous comprends, Monsieur le Président et le Président Davis aussi, mais...

- Mais il ménage encore les faucons. Et nous allons l'aider et le débarrasser de cette engeance. Seulement, à mon grand regret, il devra payer les conséquences de cette rébellion.

- Mais... et les généraux ?

- Ne le leur dites pas, mais les généraux sont liés au sort de Robert Lee. Ils ne risquent rien de moi. Je n'oublie pas que le Colonel Robert E. Lee, sur le point de prendre une retraite bien méritée, a été contacté par mon gouvernement pour prendre le commandement de notre armée. Il a refusé sur le fondement de motifs parfaitement légitimes. J'ai trop d'estime pour lui pour ne pas le traiter avec tous les honneurs. Il aura assez à devoir subir le poids de la défaite inévitable qu'il va connaître. Tous les soldats rebelles seront pardonnés car je ne peux pas les punir d'avoir exécuté les ordres de leurs chefs. J'exclus évidemment des bandits comme Quantrill, ces sauvages qui profitent de la guerre pour se livrer à leurs crimes en espérant rester impunis.

- Quantrill n'a pas eu le soutien de la Confédération.

- Je le sais bien. Mais il ne faudrait pas que certaine unité très discrète formée de peaux rouges commandés par des blancs que vous connaissez se laissent aller aux mêmes dérives que celles de Quantrill. Ces gens sont insaisissables et efficaces. S'ils se rendent on les traitera en prisonniers de guerre, mais nombre de mes soldats et officiers sont vraiment excédés de leurs actions de nuit et ne leur feront pas de « fleurs » comme vous dites en

français. Il leur faudra débâter leur unité assez tôt. Il faut que j'ajoute qu'une fois cette guerre civile terminée, nous aurons du travail pour réparer les dégâts et continuer de faire reculer la « *frontier* » à l'ouest. Nous aurons besoins de gens aguerris comme le fils Toppenot et ses deux acolytes. »

À quoi bon nier ou même jouer les ignares. Le prends le message et mets mon mouchoir dessus. Abraham Lincoln, tout fatigué qu'il paraisse, montre une énergie farouche et me semble bien renseigné d'abord et plus déterminé que jamais. Cela fait deux ans que dure cette guerre civile et il voit bien comment elle ruine le pays et entrave l'action qu'il aurait voulu conduire pour les États-Unis. Je change de sujet et sur un ton calme, je dis au président ma confiance en lui pour rétablir une paix juste et équitable. « Vous êtes merveilleusement au fait des réalités les moins visibles ».

- Je suis un ancien avocat, pas un ancien procureur. Et si je suis aussi bien renseigné, c'est que n'est plus votre ennemi Pinkerton qui préside au renseignement militaire. C'est Lafayette C. Baker qui dirige le *Secret Service*. Et sa mission n'est pas le renseignement militaire mais bien le renseignement civil en général et la défense de la monnaie contre les faux monnayeurs en particulier. Et depuis que les généraux se chargent de se renseigner avec les unités qu'ils commandent, tout va mieux notamment en ce qui concerne l'évaluation des forces en présence. McClellan m'a déçu. Il voyait toujours des hordes de dixies là où il n'y avait que des unités moins volumineuses et moins bien armées mais bien commandées. Il n'est plus mon général en chef, ce n'est pas un secret et là où il est, il est prié d'exécuter des ordres. Mais arrêtons de parler de tout cela. J'ai reçu un peu de vin rouge de l'Ontario, vous m'en direz des nouvelles. »

Un nectar ! Il se rapproche d'un Bourgogne un peu léger ou d'un Bourgueil mais a toute sa personnalité. Mary Lincoln ne manque pas mon air admiratif. Elle ne boit pas, elle. Je sais que le Président est très modéré sur l'alcool mais son médecin lui a recommandé un peu de vin rouge chaque jour.

- Abe, vous avez fait un grand plaisir à notre ami français. Je suis sûr qu'il va regretter le traité de 1763 sur les "quelques arpents de terre". »

Le président me regarde en souriant. « Vous le trouvez bon, n'est-ce pas ?

- Presque un péché de gourmandise, Monsieur le Président. Et je rejoins Madame Lincoln. Jamais le Roi n'aurait lâché le Canada s'il avait su qu'on y produirait un jour un vin aussi délicieux.

- En fait, c'est tout récent. La famille Harber produit du vin depuis une trentaine d'années. Ils ont adapté la vigne dans la région où ils habitent, près des chutes du Niagara. Leur vignoble se trouve dans l'ancien lit de la Niagara River et ils font ce que vous appelez du « vin de glace ». Ce sont des gens dont j'ai fait connaissance lorsque j'exerçais comme avocat. Nous nous voyons trop rarement pour nous considérer comme des intimes mais ayant appris qu'il fallait que je boive un peu de vin rouge, ils m'ont fait l'amitié de m'en faire livrer quelques bouteilles.

- Il est vraiment remarquable. Je doute qu'Aldebert le connaisse.

- Il vous faudra le lui demander. Mais je crois que les Harber n'expédient pas. Ils m'ont fait l'amitié de m'en faire parvenir une caisse et comme il s'agissait d'une livraison à la Maison Blanche, la douane de l'Union a fait livrer directement depuis la frontière. L'officier de douane, voyant que c'était pour notre usage privé a été un peu ennuyé mais Mary l'a mis à l'aise en arrivant avec le sommelier pour faire prendre la caisse. Elle lui a simplement demandé de combien étaient les frais de douane et elle a réglé le montant. »

Mary Lincoln a un sourire pour me dire : « Je crois que le pauvre était très surpris de voir que je sais me servir d'un porte-billets. Encore un qui pense que les femmes ne sont pas capables de tenir un budget. Décidément, les gens des villes de l'Est ont vraiment encore beaucoup à apprendre. Ce sera votre tâche de les instruire, Abraham.

- Si Dieu me prête vie Mary. »

Décidément, ici aussi les nuages sont noirs. Mais les projets d'avenir de Mary Lincoln ne sont-ils pas la marque de quelque « silver lining » ?

Le déjeuner est sobre comme toujours chez les Lincoln, un aligoté de mouton accompagné de flageolets avec comme dessert une tarte à la rhubarbe. Nous parlons de tout et de rien mais aussi de la famille Toppenot, de la vie quotidienne en Caroline du Sud et à Washington. Le Président Lincoln semble heureux d'entendre qu'au moins la famille Toppenot et les « rebelles » qui ne sont pas liés à trop d'emploi de manouvriers non qualifiés ne sont pas si hostiles à l'idée de l'abolition. Mais il exprime son souci de constater que la haine n'a fait que croître et multiplier avec les combats.

« Il me semble que pour faire oublier tout cela, nous devons offrir aux citoyens américains un grand projet. Et je ne vois que la poursuite de la conquête vers l'ouest jusqu'à l'effacement total de la Frontière<sup>2</sup>. Lorsque toutes les terres entre le Mississippi et l'Océan Pacifique seront des États de l'Union, alors la nation sera prête pour prendre sa place dans le concert des Nations et aura le même poids que les nations de la vieille Europe.

- Et elle aura à faire face à tant de conflits et tensions, Abraham. Pourquoi donc les gens ne se contentent-ils pas de cultiver leurs terres et d'élever leurs familles dans l'amour des Dieu et des hommes ?

- Parce que le monde évolue et se modernise, Mary. La puissance de la vapeur, celle naissante du pétrole et les progrès que générera la maîtrise de l'électricité vont faire entrer le monde entier dans une nouvelle ère, celle de la science qui conduira l'humanité au Bonheur.

- À condition que les hommes n'oublient pas que seul Dieu est le maître qu'ils doivent servir.

- Mais guidés par les élus politiques et les pasteurs, Mary.

- Je voulais dire, Abe, que l'on ne peut servir Dieu et l'argent, que ce dernier est un bon serviteur mais un bien mauvais maître. »

Se tournant vers moi, le Président me dit avec un sourire :

- Et ce sont des hommes de votre génération qui seront les artisans de ce renouveau de l'Amérique, Monsieur de Berdeilhe. Des Américains sans doute, mais sachez que l'Amérique est preneuse de toutes les bonnes volontés, même celles de représentants de nations amies. Si vous le souhaitez, vous y aurez toute votre place »

Là, les nuages sont carrément éclipsés par leur frange de lumière. Malgré la guerre et l'horizon sombre qui est celui de l'Amérique du Nord, de la Confédération des États d'Amérique, de la Caroline du Sud, de Charleston et de la plantation Toppenot, ce déjeuner dans une famille protestante du Nord dont le père porte sur les épaules un énorme fardeau, ce déjeuner, donc, m'a donné plus qu'une lueur d'espoir, il m'a rendu l'espérance.

\*

\* \*

Le voyage de retour, je le fais en train. Comme toujours, d'abord en voiture jusqu'au Potomac. Mais cette fois-ci, je suis dans une voiture d'ambulance de l'armée et je vais directement jusqu'à Chain Bridge sans m'arrêter au moindre point de contrôle. Je suis porteur de copies de rapports militaires et diplomatiques destinés à mon information avec autorisation de les communiquer au Département d'État confédéré. Il s'agit de copies expurgées des éditions qui ont été remises au département d'État de Washington. La circulation des trains au sud du Potomac est assez fluide et nous ne croisons qu'un seul train de troupes montant en ligne. Serait-ce le signe que nos effectifs fondent et que la relève est difficile, ou bien que les pertes ont diminué ? Nuages noirs ou bien franges de lumière ?

---

<sup>2</sup> Lincoln emploie le mot « *Frontier* », cette zone de conquête qui frange l'avancée des pionniers vers l'ouest et non le mot « *border* » qui désigne une frontière internationale.